

Propos d'un vieux garçon : plus de froids de pieds

Autor(en): **Bert-Net**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 17

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207751>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

est achevé, mais il attire encore votre attention sur ce qu'il y aurait de choquant à ne mettre pour toute inscription que le nom de la défunte.

— Il m'embête, votre patron... Enfin, dites-
ui d'ajouter : « Au revoir ! », puisqu'il le faut.

Quand le veuf alla sur la tombe de sa femme,
il put lire en toutes lettres, sur le marbre noir :

Jeanne DU CARROT

Au revoir, puisqu'il le faut !

Les béquilles. — La bonne à sa maîtresse :
— Madame, il y a à la porte un homme avec
des béquilles.

— Qu'ai-je besoin de béquilles ! Dites-lui que
je n'en achète jamais.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Plus de froids de pieds.



J'ai un ami qui est inven-
teur. Je lui ai promis de con-
sacrer un de ces « propos » à
lui faire de la réclame. Il
faut toujours tenir ce qu'on
promet : Voilà pourquoi je
m'en vais vous recomman-
der aujourd'hui le meilleur moyen de combat-
tre le froid de pieds.

Mon ami a inventé les semelles feutrées
« Calor ». Vous savez bien, les fameuses se-
melles

Plus de froids de pieds

par l'emploi des
semelles feutrées « CALOR »

Cette annonce s'étale partout : à la quatrième
page de nos quotidiens ; sur toutes les places
d'affichage qui embellissent notre ville ; au bas
des programmes de spectacles et de concerts ;
au dos des contre-marches de théâtre et des
billets d'entrée aux multiples fêtes fédérales et
internationales qu'on envie à notre capitale
vaudoise. A tous les participants à nos fêtes de
gymnastique, d'agriculture, de tir, de musique
et d'aviation, aux étrangers comme aux indi-
gènes, aux adultes comme aux enfants, les
mille voix de la « Renommée » proclament les
bienfaits des semelles « Calor ».

Plus de froids de pieds ! Partant plus de rhu-
mes, de coryzas, de catarrhes, de gripes, de
bronchites, de pneumonies, d'argines, de diph-
téries, de coliques, de maux de ventre et de
diarrhées... par l'emploi des semelles feutrées
« Calor ». La maladie ne sera plus qu'un mythe !
Les pharmaciens fermeront boutique ! Les mé-
decins mettront la clef sur la corniche... quand
tout le monde portera des semelles feutrées
« Calor ».

J'espère maintenant avoir consciencieusement
rempli ma promesse. Mon ami doit être content
de cet éloge dythirambique de ses fameuses
semelles.

Certain d'avoir ainsi tenu parole, je puis vous
avouer que moi je ne porte plus de semelles
feutrées « Calor ».

— Pourquoi ?

Voici :

Certain soir de novembre, je me rencontrais
dans un café avec mon ami, l'inventeur. Il fai-
sait frais dehors. Sous l'âpre souffle de la bise,
les dernières feuilles mortes tourbillonnaient,
arrachées brutalement des branches. L'hiver
était à la porte !

— Eh bien, mon cher, tu as l'air gelé. Ça ne
va pas ? fis-je à mon ami, frileusement blotti près
du poêle.

— Mais si, ça va ! Ce n'est que ce tonnerre de
froid de pieds ! Depuis octobre jusqu'en mai, je
n'arrive jamais à me réchauffer. Ma foi, je n'y
tiens plus ! Excuse-moi, fit-il en me tendant la
main. Je rentre à la maison retrouver ma bonne
chaufferette bien garnie, car vois-tu, mon vieux,
c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé pour
n'avoir pas trop froid aux pieds !

BERT-NET.

Chœur d'hommes. — Nous aurons jeudi pro-
chain 4 mai, au temple de Saint-François, le con-
cert que le « Chœur d'hommes » a coutume d'offrir
chaque année à ses membres honoraires et passifs.
C'est toujours une petite solennité musicale ; le
programme en est surtout composé avec beaucoup
de soin et l'exécution, on le sait, en sera irrépro-
chable, sous la direction de M. Alexandre Dénéreaz.
Enfin, autre attrait, Mme Olga Vitel, cantatrice, et
M. Pierre Pilet, violoniste, ont promis leur gracieux
concours.

DEBOUT! TOUT LE MONDE

Il n'y a pas très longtemps que chez nous on
se lève, quand, dans une fête, un banquet,
une cérémonie, retentissent les accents de
notre chant national. Et encore, est-il toujours
quelques « esprits forts, » qui boudent à cet élé-
mentaire hommage rendu à la Patrie et qui
croient très intelligent de rester assis, alors que
toute l'assistance est debout.

Voici, à ce propos, de judicieuses réflexions
d'un journal français, dont on pourra faire son
profit ici.

« Dans tous les pays sérieux, c'est-à-dire où le
caractère du peuple est réfléchi, le chant nation-
al est infailliblement écouté debout ; presque
toujours les hommes se découvrent, ce qui
donne à la minute où ce souffle musical passe
sur la foule un caractère solennel, religieux.
Les Anglais, les Allemands, les Suédois, les
Norvégiens, les Danois, les Russes, les Autri-
chiens-Hongrois, les Belges, les Hollandais,
combien d'autres encore, écoutent leur chant
national, grave et large, comme s'ils étaient à
la prière.

« Nous, quand on joue devant nous la *Mar-
seillaise*, nous ne savons pas encore ce que nous
devons faire, si nous devons nous mettre debout
ou bien rester assis.

« Eh bien ! on doit l'écouter debout.

« On doit se lever quand l'hymne national se
fait entendre, que la cérémonie soit privée ou
publique, officielle ou non officielle.

« On doit se lever quand la musique attaque
la *Marseillaise*, quelque opinion qu'on puisse
avoir sur tels ou tels hommes, sur telle ou telle
forme de gouvernement, parce qu'en se levant
on témoigne de son respect pour la chose admi-
rable que cet air de musique représente : l'idée
de Patrie, dégagée de tout accessoire, l'idée de
Patrie, toute simple, supérieure à toutes les
querelles de partis.

« On doit rester debout jusqu'à la dernière
mesure de la *Marseillaise*, et nous ne saurions
trop le répéter aux instituteurs, aux parents, à
tous les éducateurs de l'enfance : apprenez aux
enfants le respect de la France et de tout ce qui
tient à l'idée de Patrie en leur faisant écouter
debout l'hymne national. Expliquez-leur bien
ce qu'est le *Te Deum* de la nation et que le *Te
Deum* s'écoute debout dans les églises catholi-
ques du monde entier.

« A ceux qui, plus subtils, viendraient nous
opposer des *si* et des *mais*, nous répondrons
que l'on a le droit d'être bonapartiste, légiti-
miste, orléaniste, blanc d'Espagne même, et
que cela n'empêche pas d'être un homme de
bonne éducation. Or, se lever quand on joue la
Marseillaise, en dépit des opinions qu'on peut
avoir, c'est faire preuve de déférence pour le
gouvernement établi — qui vous a généralement
invité à la cérémonie où vous entendez l'air
national.

« Que de fois nous avons vu, dans des cérémo-
nies officielles départementales, dans les petites
villes, les grincheux de l'endroit, les « gens de
l'opposition » s'asseoir avec affectation pendant
qu'on jouait la *Marseillaise* à l'entrée du re-
présentant de la République, sans qu'ils se
soient doutés de la grossièreté qu'ils commet-
taient.

« On les avait invités à cette fête. Ils n'avaient
qu'à ne pas y venir si telle était leur idée. Mais
dès qu'ils s'y trouvaient leur devoir était de sa-
luer l'air national, c'est-à-dire de l'écouter debout.

« C'est l'histoire du malappris qui garde son
chapeau sur la tête quand il visite une cathé-
drale, sous prétexte qu'il est libre penseur.

« Et aujourd'hui la *Marseillaise* assagie, en
quelque sorte, est devenue le *God save the
Queen* ou le *Hail Columbia* des Français. On ne
la chante plus, on ne la joue plus guère pour se
distraindre comme autrefois, mais bien pour mar-
quer un instant particulier, celui où le repré-
sésentant de la République fait une apparition
quelconque, où la République elle-même sem-
ble s'avancer au milieu de son peuple.

« Il faut se lever pour écouter dignement, en
hommes patriotes, en femmes dignes du nom
de Françaises, cette *Marseillaise*-là ! Qu'importe
le sang impur et les sillons dont elle nous parle ?
Les mots de ces couplets d'actualité ne font rien
à l'affaire. Ce qui est sacré comme un air d'é-
glise, c'est les deux ou trois belles phrases mu-
sicales de Rouget de l'Isle qui doivent nous réu-
nir tous dans une commune idée : la grandeur
de la France.

« Pour écouter cela et faire voir que nous ai-
mons notre pays, il faut être debout ! »

La fête de Françoise. — La belle-mère à son
gendre.

— Vous n'oubliez pas que c'est après-demain
la fête de Françoise... Quel cadeau pensez-vous
lui faire ?

— L'année passée, je lui ai donné une robe
neuve. Cette fois-ci, je la payerai.

La résurrection « du Lumen. » — Le Théâtre Lu-
men a rouvert hier soir, vendredi. La salle était
comble et ce fut, de l'orchestre à la troisième gale-
rie, semblable exclamation : « Oh ! que c'est bien ! »
C'est de la salle et de ses annexes que l'on dit cela,
tout d'abord. Et plus on avançait dans la soirée,
plus se confirmait cette excellente impression du
premier moment.

Quand le rideau se leva et qu'on eut occasion de
voir la scène, ses décors, son éclairage « dernier
cri », ce fut une impression meilleure encore. Aussi
ne se faut-il pas étonner des chaleureux applaudis-
sements qui accueillirent tous les numéros du pro-
gramme, sans exception, particulièrement l'à-propos
en vers « Lumen », joué dans un décor « lumineux »,
une nouveauté à Lausanne.

Les projections cinématographiques, d'une net-
teté remarquable et d'un choix très judicieux, se
disputèrent, avec la célèbre chapelle russe Slaviansky
d'Agrenée, les autres applaudissements d'une salle
enchantée.

M. Roth de Markus, créateur et directeur du Lu-
men, et son architecte, M. Quillet, furent très sin-
cèrement félicités.

Le *Lumen* a de beaux jours en perspective.

LO TZEMEIN PERDU ET RÉTROUVA

(Fable traduite librement de DORAT.)

Ein s'ein rëtornein ein son veladzo, Perretta
s'étai égàràie. Rûsa d'amoeirau? dérai-vo;
la fellietta epllioràie, aô carro don petit
bou, iô gazuillivè on petit rîr, bordà dè muffa
et què bågnavè, dè se n'édie limpida, la ver-
doura altèràie, s'étai chètàie et promenavè dè
totè parts, sè gets plliens dè tristessa. Pas on
passein ne vegnai à son sécor : l'étai son sort !
mâ on sort dè la boenna espèça.

Amis, craidè zein mè sermeints ; y daivo vos
dzurà què Perretta étai la pllie aimabllia brun-
netta què jamé aïont ornà lou tzans. On pi me-
gnon, onna tzamba perfèta, tinqiè sou meind-
ros agrèmeints : lè on boton dè rousa, di la
tèta ai talons ; la dzouvena fellietta ressemblie
aô fori. Vos dèpeindrai-vos sè deints, sa botze
è son fin sourio, cè tzarmo cè, cè attré lè? Vaut
my baisi tot cein quiè quiè d'esseyi dè lo dé-
cirrè. Vegnein aô fé. Tandè que l'on sè pllient,
qu'on sè désolè sur la riva, on consolateur nos
arrivé ; vaikiè todzor cein què ié creint. — L'è
justamein lo valet d'aô seigneur daô velladzo,
alerto, audacheux, et dein la filieur dè l'adzo.
L'avai abandounà son gouvernèmein, sè laivros,
sè mathématique, por veni dein cè bou et su
clliav rustiquè rivè, soupirà aprè lo boenueur,
maudèrè Euclide et sè loàs algèbriqué, rêvâ à
la Suisse, èclairi per son tieur. L'étai dzouveno,